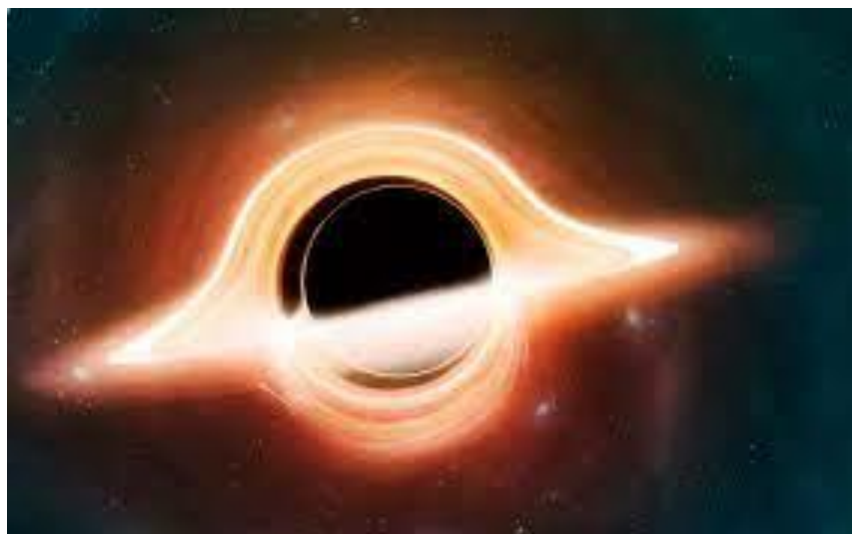


TROU NOIR



Premières et dernières pages
signées
Guillaume Robert

Avec la collaboration et la complicité de
Bernard Lemay
Mario Séguin
Martin Gravel
du collectif *Les Pince-sans-Rigoler*

XVII^e course à relais — Hiver 2023
*Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)*

Je me réveille. J'ai l'impression qu'on m'a téléporté dans une autre dimension, dans un autre monde, dans une autre vie. La chanson de Céline part dans ma tête toute seule comme dans un mauvais karaoké. Je la chasse rapidement de mon esprit. Je ne suis pas fatigué, pas endolori. Je me sens même survolté. J'ai sûrement été branché dans un dispositif qui m'a donné beaucoup trop d'énergie. Pourtant, je viens de sortir d'un coma. Enfin, je crois.

Ma vue revient tranquillement et je suis dans une petite pièce fermée. Je n'aime pas cet endroit. Les murs gris m'entourant ne sont clairement pas hospitaliers et encore moins ce qui les habillent. Je lis les mots : aide juridique, avocat, un numéro de téléphone 1-800. Quel est cet endroit ?

Je me lève brusquement et je me rends compte que mes mains sont attachées par des menottes. Je regarde de tous les côtés pour tenter de trouver la satanée porte qui me fera sortir de ce trou. La porte est aussi grise que le reste des cloisons, mais je parviens à voir luire une petite poignée argentée. Je me lance vers cet objet, mais en vain. La porte ne s'ouvre pas. Je laisse aller un mot d'église lorsque Céline décide de faire un rappel. Dans un autre monde. Dans une autre vie. Je me rassois. Je fournis un effort surhumain pour enlever cette chanson de mon esprit. Je dois penser à autre chose. Penser à autre chose. Je m'appelle François, j'ai quarante ans.

Je ne me souviens plus.

Mon cerveau est tellement survolté d'idées que je n'ai pas réalisé que je suis dans un poste de police. Moi, dans un poste de police. Non, c'est une blague. Je suis le gars le plus gentil que l'univers terrestre a connu. Moi ça !

Dans un autre monde, dans une autre vie.

Je pue. Je n'arrive pas à déterminer l'odeur. Un savant mélange de la fragrance *gars pas lavé* et *mélange d'alcool*. Je ris de ma pensée, bien fort. Merde. Ils vont peut-être m'entendre, ces gars armés. Est-ce que je les ai rencontrés ? Ai-je parlé ?

Je ne me souviens de rien.

Dans un autre monde, dans une autre vie.

Je m'analyse de la tête au pied. Je me passe une main dans les cheveux, ils semblent ébouriffés et sales ; ça ne m'est jamais arrivé. J'ai mon vieux pull des Bulls de Chicago. Gloire à Jordan. Il semble taché de terre et de gazon. Je n'ai jamais tondu de pelouse de ma vie. Mes jeans préférés ont eu la vie dure et mes souliers de sport tirent maintenant sur le brun boue.

Je bondis à nouveau de ma chaise. Bordel, François, ressaisis-toi ! Souviens-toi de comment tu es arrivé ici, pour l'amour du saint ciel. Expression de ma mère. Je suis quelqu'un de puéril, de naturellement naïf. Ma personnalité ne cadre pas avec cet endroit, ça, je m'en rappelle. Un petit hamster tourne maintenant sur sa roulette. Il virevolte en quête de la vérité. Je turlupine pendant que le hamster débarque de sa roue, trop fatigué.

Quelle est la dernière chose dont je me souviens ?

Sur trame sonore de Céline, une image nette et précise s'imprime dans mon cerveau diminué. Valérie. Oui, Valérie est venue cogner à ma porte alors que je m'apprêtais à regarder le hockey bien tranquille. Je me souviens qu'elle pleure beaucoup. Après plus rien.

La porte grise s'ouvre enfin. Une dame en chemise blanche et veston entre dans la petite pièce avec une grande assurance. Elle a des documents dans les mains et affiche un sourire amusé. Elle n'a probablement pas plus de cinquante ans même si elle paraît plus vieille. Ce n'est pas du tout mon genre de femme.

— Monsieur Paulhus, si on recommençait depuis le début ?

— Je ne me souviens de rien, qui êtes-vous ? Qu'est-ce que je fais ici ?

— Prendriez-vous un bon café ?

DEUXIÈME PARTIE

PAR BERNARD LEMAY

Je sens la pulsation du sang qui cogne sur mes tempes. J'ai un urgent besoin de ce café.

— Votre offre est acceptée, dis-je en essayant de détendre l'atmosphère.

La dame quitte la pièce et revient quelques minutes plus tard.

Comment vais-je recoller les morceaux ? L'odeur d'été sur mes vêtements souillés. Le téléviseur allumé sur un match de hockey. Après les deux premières gorgées, un souvenir très lointain me revient. Une chanson tente de détrôner celle de Céline dans ma tête.

C'était quoi donc le titre de cette chanson ? Maudit hiver ?¹ Oui, encore un souvenir de ma mère qui aimait beaucoup cette interprète. Mais c'était qui cette femme-là ? Je reconstitue peu à peu son image. Cheveux noirs. Pas grande. Je souris. Avant l'ère du politiquement correct, j'aurais simplement pensé qu'elle était petite. J'imagine même un des oncles faire de mauvaises blagues à ce sujet.

¹ Chanson interprétée par Dominique Michel dont le titre (à préciser) est J'haïs l'hiver (ou maudit hiver?)

Je veux faire l'appel que l'on accorde généralement au condamné. Il n'y a que ma sœur aînée qui peut m'aider à recoudre le fil entre les deux chansons. Mais la femme en tailleur en face de moi me semble beaucoup trop stricte pour m'accorder cette faveur.

Je creuse. Je m'enfonce. Ça y est. Je me souviens. Un livre² que j'ai offert à ma mère lorsque j'étais dans la vingtaine : *Ici Radio-Canada*. Je vois la photo de cette femme qui en enlace une autre devant une fenêtre donnant sur le centre-ville de Montréal.

— Elle, on l'appelait la Grand Jaune, me dit ma mère.

Avec étonnement, je regarde le texte qui se trouve au-dessus de la photo.

— C'est Denise Filiatrault ? Celle qui fait maintenant de la mise en scène au théâtre ?

— Oui, mon p'tit gars. Et puis l'autre ? Tu ne la reconnais pas ? Elle jouait dans les Bye Bye.

En réalité, je ne suis pas beaucoup avancé parce que son nom ne me revient pas. Je sais maintenant que la chanteuse était aussi comédienne dans une série assez célèbre pour figurer dans un livre d'histoire de Radio Canada. Peut-être que le titre est *J'haïs l'hiver* ? Les paroles me reviennent : *J'haïs l'hiver... Maudit hiver... C'est comme le hockey... Y a des finales jusqu'au mois de mai...*

Il y a quelque chose qui cloche dans mon histoire : le hockey et mon impression d'être en été. Je finis mon café. La dame en face de moi tente un sourire pour me rassurer et m'inciter à lui parler. Mais tout son professionnalisme ne réussit pas à dissimuler une pointe d'impatience.

— Monsieur Paulhus, quel jour sommes-nous et qu'avez-vous fait hier ?

Je fais un immense effort pour espérer dire quelque chose d'un peu cohérent. Bon... Céline en robe rouge. De chics escarpins tricolores. Un collier de perles blanches. Ça y est. Le match de hockey hier devait être au Centre Bell. La chanson de... Dominique Michel qui souligne haïr que l'hiver se prolonge jusqu'en mai comme la saison de hockey. La frénétique ambiance d'un septième match. Le choc national causé par l'hospitalisation de Ginette Reno hier matin. L'espoir de la victoire ultime lorsque d'un élan du cœur, Céline offre de nolisier son avion pour venir interpréter l'hymne national.

La porte qui s'ouvre sur une Valérie en pleurs. Je panique. Depuis le secondaire, on s'est juré être des amis à la vie à la mort. Je ne peux ni me dérober ni manquer le grand soir. Le cœur fendu, je ferme le téléviseur. Je serre Valérie dans mes bras.

² *Ici Radio Canada*, 50 ans de télévision française par Jean François Beauchemin, page 27 : *Moi et l'autre*.

— Viens, tu ne peux pas rester dans cet état. La soirée est douce. On va sortir.
Je lève les yeux sur la dame qui attend patiemment ma réponse.

— Madame, tout demeure un peu confus dans ma tête, mais je crois que nous sommes aujourd’hui le 8 juillet 2021.

— Et que c’est ‘il passé hier ?
Je me sens soudain gonflé de joie et de fierté.

— Madame, hier les Canadiens ont fini de balayer Tampa Bay pour remporter la Coupe Stanley. Corey Perry a marqué un but digne de Guy Lafleur en première période supplémentaire. La dame en face de moi fronce les sourcils.

— Monsieur Paulhus, je suis vraiment très désolée de vous dire ça. Mais je pense que vous vivez vraiment dans un monde parallèle. Avez-vous idée de ce que vous avez fait par la suite ?

— Ensuite, je me suis mis à la recherche de Valérie à travers la foule...

TROISIÈME PARTIE

PAR MARIO SÉGUIN

Les neurones de mon cerveau s’excitent et un film flou danse devant mes yeux. Par où commencer ? La dame me regarde d’un air de défi. Je n’ai aucune émotion. Juste de l’incompréhension. Je régurgite en paroles les images au fur et à mesure qu’elles surgissent à mon esprit.

La foule... Oui, le flot de gens autour de moi... Oui, oui. Nous sommes sortis prendre une marche afin que Valérie puisse me raconter pourquoi elle est dans un état pareil.

Malgré la douce chaleur à l’extérieur, Valérie reste muette. Pas un mot. Que des sanglots. Les confidences habituelles sur ses états d’âme ne semblent pas vouloir s’exprimer. Que se passe-t-il donc ? Dépanneur en vue.

— Que dirais-tu d’un pique-nique improvisé ? Vin *cheap* et chips Lays. Puis on s’installe sur le bord de la piscine à la maison.

Pas de réponse. Par expérience, je sais que ce genre d’activité imprévue lui plaît.

— Attends-moi deux secondes.

Je pousse la porte du dépanneur et j’effectue rapidement les achats. À ma sortie, Valérie n’est plus là. Je regarde à droite, à gauche. Je ne l’aperçois nulle part. Je décide pour la droite. Je marche et marche. J’accélère le pas. Je la vois au loin déambuler parmi la foule...

Je me demande bien ce qui lui arrive. Pourquoi agit-elle comme un zombie perdu ? Elle qui n'a jamais touché à une substance hallucinogène. Enfin, je suis à ses côtés. Elle arrête et me regarde.

— Viens. On retourne à la maison.

Dans la cour arrière, je décapsule la bouteille de blanc et je nous verse un verre dans des gobelets de carton. Sans rien dire, Valérie m'arrache presque le contenant des mains et enfle une longue gorgée. Ses yeux sont vides. Pour un peu, je croirais qu'elle ne me reconnaît plus.

À ce moment, je remarque les taches sur son chemisier. Des taches de sang. Mais que s'est-il passé ?

Sans crier gare, Valérie se lève et saute dans la piscine. Et moi, sans réfléchir, je la suis. J'ai peur qu'elle se noie. Je ne sais pas pourquoi, mais je crains le pire.

Je l'extirpe tant bien que mal de la piscine. Nous nous traînons sur le gazon, essoufflés tous les deux. Elle se relève et avale le peu de vin qui lui restait. Elle essaie de manger des chips, mais les recrache. Du vin, elle veut du vin. Nous terminons la bouteille dans un temps record. Peut-être que l'alcool la détendra. Je cours à l'intérieur chercher de la bière. C'est tout ce qu'il y a au frigo. Nous buvons en silence et en frissonnant un peu à cause des vêtements trempés. Deux ou trois bières plus tard, elle penche la tête vers l'arrière et laisse échapper un grand soupir suivi de sanglots qui deviennent des pleurs déguisés en cris de désespoir.

Je la prends par les épaules pour la calmer.

— Regarde-moi, Valérie. Tu sais que tu peux me faire confiance.

Lentement et traînant des pieds, Valérie se lève et se dirige vers le trottoir. Je la suis. On se retrouve au parc. Tout en haut de la petite butte à l'entrée, Valérie s'écrase sur le banc.

— Qu'est-il arrivé, Valérie ? Dis-moi. Pourquoi du sang sur ton chemisier ? J'en vois aussi sur tes doigts.

Je regarde la dame assise en face de moi. Mon souvenir s'arrête là. C'est le vide total.

— Valérie vous a-t-elle raconté quelque chose ? Faites un effort, monsieur Paulhus. Je n'ai pas toute la journée.

Je sens l'impatience, voire même l'irritation dans sa voix, mais je m'en fous. Où est Valérie ? Je tremble tout à coup. D'autres images se battent pour obtenir la première place dans ma mémoire.

Valérie se lève d'un coup sec et se met à courir. Surpris, je m'élance à mon tour, mais je trébuche et je crie à Valérie de s'arrêter. Je me relève et tombe à nouveau. Suis-je ivre ? Ma voix devenue pâteuse par le trop-plein de vin s'éteint dans la nuit.

Puis, mes narines se réveillent. Quelle est cette odeur ? Du miel ? Du cèdre ? Un mélange indescriptible qui excite mon cerveau, car je ne reconnais pas l'odeur. Je me sens faible. Dans un effort ultime, je me lève en m'appuyant sur le banc. Je perds l'équilibre et je retombe. Cette fois, je déboule la butte en m'écorchant bras et jambes. La chute se termine sur le gravier d'un sentier en contrebas. Encore cette odeur qui flotte autour de moi. J'ouvre les yeux et les referment. Une mélodie s'annonce dans mon cerveau.

Dans un autre monde, dans une autre vie.

C'est l'impasse, le vide... le trou noir, quoi !

TROISIÈME PARTIE

PAR MARTIN GRAVEL

— Monsieur Paulhus, faites-un effort !

Un effort...?! Je ne fais que ça, des efforts ! Même si je m'efforce, c'est le vide. Je veux voir, mais je ne vois rien. C'est comme nager dans le sable mouvant, on dirait que plus je fais d'efforts, plus je m'enfonce.

— Et si je vous dis que le sang sur les mains et les vêtements de Valérie, nous savons de qui il est, ça vous dit quoi ?

Je ne réagis pas. Je ne réagis pas car je ne comprends pas la portée de l'information qui s'en vient. Je ne réagis pas car je ne sais pas que je serai encore plus mêlé qu'avant.

— Et si je vous dis qu'il s'agit de votre sang...

Mon sang ? Sur les vêtements et les mains de Valérie ?

Ça ne me dit absolument rien... c'est même impossible. Comment mon sang a-t-il pu se retrouver sur les mains et les vêtements de Valérie ?

Des fragments d'histoires se placent dans ma boîte crânienne. Valérie en larmes, Valérie en colère, une course, moi qui la rattrape, une autre course, Valérie qui me rattrape... C'est incompréhensible. Mon sang sur ses vêtements, le Canadien qui gagne la coupe, des coups... Oui, je vois des coups, je me souviens de coups échangés. Ai-je frappé Valérie ? Non, c'est impossible... Est-ce que Valérie m'a frappé ? Encore moins possible...

— Monsieur Paulhus, nous avons effectivement la preuve que le sang sur les mains de Valérie ainsi que sur ses vêtements est le vôtre. Nous avons cependant beaucoup de difficulté à tirer cette situation au clair car vous n'avez aucune blessure apparente. Il nous est impossible de voir sur votre corps une blessure qui aurait saigné à ce point.

Bordel, c'est quoi cette merde...?! On retrouve mon sang, mais je n'ai pas saigné ?!

Je me vois me relevant de peine et de misère, et chercher Valérie. Je la vois au loin et je concentre toutes mes énergies pour me mettre en mouvement et marcher pour la rattraper. Mais tel un mirage, à chaque pas que je fais pour m'en approcher, elle s'éloigne de ce même pas, comme pour garder cette distance. Je décide de me reposer sur un banc près de moi. Chacun de notre côté, nous sommes immobiles pour un moment. Soudain, je vois Valérie qui s'avance vers moi, tranquillement au début mais de plus en plus vite, elle n'avance pas, elle fonce. Je suis figé comme une statue de glace, impossible de bouger. Je pèse 1 000 livres et je ne peux me lever. Valérie fonce jusqu'à moi et me plaque si fort que ça me fait encore mal, je sens mon torse s'écraser sous son poids et mon dos craquer sur le dossier du banc de bois, je perds le souffle... Les poumons écrasés contre ma colonne, je n'ai plus d'air... je perds connaissance... je crois.

— Monsieur Paulhus, nous vous avons retrouvé inconscient assis sur un banc au Parc des Braves. Près de vous, nous avons retrouvé le corps de Valérie, inconsciente elle aussi avec les mains et le chandail taché de votre sang.

On dit qu'à trop chercher, on perd patience. En fait, je ne sais pas si on dit ça, mais moi je le dis. Ma frustration n'a d'égal que mon désir de m'y retrouver dans cette histoire. Mon corps se met à brûler, j'ai tout à coup mal partout. Le souvenir de Valérie me rouant de coups fait surface. Des coups de poings au bras, un coup de tête sur le nez, une claque à la mâchoire, un coup de genou sur la cuisse, un coup de pied sur la hanche, je me souviens et ces coups me font mal maintenant, comme si je les recevais en ce moment. C'est comme s'ils ne m'avaient pas fait mal la première fois, à moitié conscient probablement, j'étais comme une poupée de chiffon... Mais maintenant, pleinement conscient, ça fait mal... J'ai mal. J'ai mal au corps et j'ai mal à la tête... La tête va m'éclater. Je n'ai qu'une question : pourquoi Valérie m'a battu ?! Mon amie m'a battu avec acharnement... Avec une rage que je ne connaissais pas en elle... Moi, son ami... Elle, qui me bat.

— Des mots me reviennent... je crois...

— Quels mots, monsieur Paulhus ?

- Je ne sais pas... Ça ne fait pas de sens...
- Rien ne semble faire de sens dans votre état, c'est avec chaque parcelle d'information que nous serons en mesure de reconstruire le tout, chaque mot est important. Quels sont ces mots, monsieur Paulhus ?
- Elle... elle a dit...
- Silence...
- Elle a dit quoi, monsieur Paulhus ?
- Elle a dit : *Jamais... jamais plus jamais... même sans toi... plus jamais.*

TROISIÈME PARTIE

PAR GUILLAUME ROBERT

Le 7 juillet 2021, François Paulhus aurait bien aimé assister au match de la finale de la coupe Stanley directement du Centre Bell, mais les billets sont hors de prix et se sont vendus très rapidement. C'est donc dans le confort de son salon que l'homme regardera la finale en tentant de ne pas se faire trop influencer par la publicité de boissons gazeuses et de pizza.

Le match commence dans quelques minutes. Paulhus prend une douche et s'installe, dans des vêtements très confortables. Il a peu d'espoir en son équipe mais sait-on jamais. Puisque Ginette a eu un malaise cardiaque, Céline Dion viendra chanter l'hymne national pour l'occasion, juste avant de retourner aux États-Unis pour un spectacle. Il faut avouer que François a aimé sa musique à une certaine époque.

Il s'assoit et écoute distraitement les commentateurs énervés qui, eux, imaginent déjà les joueurs de la Sainte-Flanelle avec la coupe aux lèvres.

On sonne à la porte. Plusieurs fois, rapidement. On peut sentir l'énervement de la personne qui se présente sur le seuil de la porte de la maison Paulhus. François se demande qui peut oser être dehors avant une finale pareille. En se levant, il regarde son téléphone : 12 notifications provenant d'appels et de messages textes. Valérie Jobin. C'est sûr que c'est elle. En espérant un témoin de Jéhovah et en soupirant, le quarantenaire s'approche calmement de la porte d'entrée. Il y voit une Valérie qui n'a probablement pas passé une très bonne journée.

C'est en pleurs que François découvre une Valérie qui n'a jamais été en si mauvais état. Eh oui, encore lui. Encore ce salaud de Benoît qui l'a fait pleurer. Elle pleure dans ses bras pendant de longues minutes en étant complètement muette. François jette un coup d'œil vers la télé et conclut que les faits saillants de ce match seront surement disponibles toute sa vie

sur les réseaux sociaux. Il lui propose d'aller prendre une marche et le silence triomphe toujours. Elle sanglote en marchant et en titubant sur le trottoir. Il respecte son silence, mais ne sait pas quoi dire. Elle semble dans un sale état. Pour tenter la confiance, François propose du vin et des chips dans sa cour arrière.

Leur relation a toujours été un peu compliquée. François n'a jamais désiré une relation sérieuse. Calme, posé et indépendant, il a toujours aimé son petit confort. Il n'a jamais voulu s'engager. Il a toujours été dans l'ombre. Le mouton noir de la famille. En revanche, son amitié et son attachement pour son amie a toujours été sans équivoque. Malgré tout ça. Oui, ils ont couché ensemble à plusieurs occasions et se sont perdus de vue plus d'une fois, mais comme des aimants, ils finissent toujours par se retrouver. François prend Valérie pour acquise, elle revient toujours malgré toutes les difficultés. Elle a besoin de lui. Il sait au plus profond de lui-même qu'il ne doit pas profiter d'elle...

Valérie Jobin a toujours été amoureuse de François, un amour infiniment pur et adolescent. D'une grande beauté, elle a toujours réussi à avoir ce qu'elle voulait. Sauf François. Experte reconnue en marketing et placement de produit, elle est figée dans la vingtaine. Elle cherche toujours le *trip* ultime, elle cherche toujours à repousser ses limites. Dans le dépanneur, François se demande si elle n'a pas franchi la limite de la drogue avec Benoît.

Pendant que François achète ce festin *cheap*, Valérie a envie de partir. Elle sait que cela se terminerait mal avec François. Il paiera lui aussi d'avoir profité d'elle toutes ces années.

Dans la cour arrière, François remarque le sang sur le chemisier de Valérie. Une peur bleue l'assaille. Aurait-elle...? Valérie remarque que le teint de François est plus blême et elle conclut qu'il lui reste quelques marques de Benoît sur les doigts et sur les vêtements. L'alcool lui a donné un regain d'énergie. Il faudrait peut-être nettoyer ce qu'il reste de ce Benoît. La piscine pourra en effacer une partie. Elle plonge mais rapidement, elle ne sait plus différencier le profond de la surface. Une main la prend par le poignet et elle se sent rapidement mieux, affalée sur le gazon de Paulhus. Le cocktail médicamenteux qu'elle a mis dans le verre de François fera sans doute effet bientôt. Elle a des regrets, elle pleure, elle sanglote. Il essaie de comprendre, de la rassurer. Il apporte d'autre alcool. Elle fuit, il la rattrape de nouveau. Elle s'étale sur le banc du parc. C'est à cet endroit qu'ils se sont embrassés la première fois après le bal des finissants. François lui pose encore des questions. D'un coup, il se prend d'un énorme étourdissement. Le manège a débuté. Elle l'a bien vu. Le parc est totalement vide.

— Je ne me sens pas bien ici pour discuter... ce banc et tout. Pourquoi ne pas aller un peu plus loin dans la forêt près de la grosse roche où on se tenait souvent ?

Cette grosse roche sortie de nulle part est entourée de gros cèdres. Des jeunes y vont souvent pour fumer et boire. Compte tenu de la grande finale, cet endroit est totalement désert. Seuls quelques bouteilles de bière et mégots jonchent le sol. Les deux amis se suivent, et François continue de tourner sur place et à ne pas se sentir bien. Il sent que sa respiration ralentit, que son rythme cardiaque baisse et un petit mal de cœur s'installe.

Valérie s'assoit par terre près de la grosse roche. Elle invite François à s'asseoir près d'elle et commence à l'embrasser. Elle indique qu'elle va tout lui expliquer par la suite, qu'elle a besoin de ça une dernière fois. François se laisse faire au début, enivré par l'alcool et la beauté de Valérie. Quand Valérie place sa main sur son entrejambe, il réalise que tout ça n'a pas de bon sens. Il lui dit un « non » ferme. Il se lève et retourne en direction de l'entrée du parc.

Valérie ne peut accepter que cet être puéril ne veuille plus d'elle à ce stade. Elle a fait le ménage, elle a réussi à faire la place à François. C'est lui qu'elle veut, pas l'autre. Elle a effectué le travail. Dans un élan de colère sans contrôle, elle court vers François et se lance dans son dos pour le faire trébucher.

Déjà fort intoxiqué, François perd presque conscience lorsque sa tête touche le sol.

Elle lui donne des coups, le frappe.

Elle voit double.

Elle voit Benoît, elle le voit, lui...

— Jamais... jamais plus jamais... même sans toi... plus jamais.

Le téléphone de la détective sonne pendant que j'essaie encore de me remettre des souvenirs qui me reviennent, bribe par bribe. Au moins Céline s'est calmée et je me rappelle maintenant pourquoi j'avais cette satanée chanson dans la tête. J'ai manqué l'hymne national et maintenant je me rends compte que je ne sais même pas qui a gagné le match.

La détective répond, se retourne et tout ce que j'entends, ce sont des « oui », « hum hum », « OK », « bien entendu », « je vais le lui annoncer. » Elle raccroche.

Je dois lui poser ces questions : *Est-ce que le Canadien a gagné hier ? Est-ce que Ginette va mieux ?*

Elle rit nerveusement en me faisant signe que non.

— C'est Dominique Michel ! C'est elle dont ma mère parlait !

La détective pose un regard bienveillant sur moi. Elle semble avoir tout compris.

— Votre frère jumeau Benoît Paulhus a été retrouvé sans vie dans son appartement, ce matin. L'ADN de madame Jobin est partout. Prendriez-vous un autre café ?

F I N